

Juliette Jourdain-Dumont. Métier : infirmière de colonie Juliette Jourdain-Dumont, a colony's nurse

Jean Simard

Volume 12, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026790ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1026790ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Simard, J. (2014). Juliette Jourdain-Dumont. Métier : infirmière de colonie. *Rabaska*, 12, 161–185. <https://doi.org/10.7202/1026790ar>

Article abstract

In the 1930's, the government of Québec opened up territories for colonization to promote the establishment of families affected by the Great Depression. To support these families, the government created clinics governed by « colony nurses » for childbirth and to provide frontline medical services such as vaccinations and minor surgery. 174 posts were well established in most regions of Québec. Juliette Jourdain-Dumont was one of those nurses who practiced this profession in the village of Saint-Dominique-du-Rosaire, near Amos in Abitibi. From 1949 to 1952, she completed 295 deliveries, with no failures. Here she talks about her life, one that was, to hear and to read, a series of joys which the inevitable difficulties simply helped to prepare.

Portrait

Juliette Jourdain-Dumont

Métier : infirmière de colonie

PRÉPARÉ PAR JEAN SIMARD
Université Laval

Ses amis l'appellent Julie. Tous plus jeunes puisqu'elle est née en 1918. « Pas de lunettes, pas de marchette, toute sa tête, comme l'écrit à juste titre une journaliste du Soleil, elle habite depuis 16 ans dans un petit studio [de Québec où elle] reçoit sa fille de 69 ans à souper tous les mardis et les jeudis.¹ »

Le 8 novembre 1989, devant le club de l'âge d'or de sa paroisse, elle fait le récit de sa vie qu'elle rédige ensuite. Nous reproduisons ci-dessous ce document avec de légers raccourcis pour convenir au format de notre revue. Les photographies qui émaillent le texte sont tirées de son album personnel. J'ai rencontré Julie à plusieurs reprises et l'ai interviewée le 25 novembre 2013 au Musée de la mémoire vivante de Saint-Jean-Port-Joli où son témoignage est maintenant consigné et accessible à tous². J'ai conduit l'entrevue en compagnie de mon frère, André Simard, par l'entremise duquel j'ai connu Julie.

Le récit se partage en trois actes. Tout d'abord l'enfance et les jeunes années (1918-1942) qui ont pour cadre les îlets Caribou, humble hameau –



Juliette Jourdain-Dumont, 4 avril 2014

(Photo : Jean Simard)

1. Mylène Moisan, « Cent ans de sollicitude », *Le Soleil*, 12 avril 2013.

2. Cote n° 2013-0106-MST. Le Musée a lancé à l'été 2014 une exposition intitulée *Partir pour la famille. Croyances et réalités* dans laquelle sont insérés des témoignages de Juliette Jourdain-Dumont. Cette exposition a été préparée en collaboration avec Suzanne Marchand, auteur de *Partir pour la famille. Fécondité, grossesse et accouchement au Québec*, Québec, Septentrion, 2012, 266 p.

intégré aujourd'hui à Baie-Trinité – isolé sur la côte nord du Saint-Laurent dont la population dépendait du transport fluvial pour ses besoins. Ensuite le temps de la formation (1942-1948) qui se passe à Québec, dans les forces armées d'abord puis à l'hôpital du Saint-Sacrement. Enfin, dernière étape, la vie d'« infirmière de colonie » (1949-1952), aboutissement d'un rêve caressé depuis le départ de la côte nord. Le récit prend fin abruptement en 1952 lorsque Julie convole en justes noces avec un pharmacien d'Amos, Étienne Dumont. Elle quitte alors le métier d'infirmière pour devenir la collaboratrice de son mari et s'occuper de leurs quatre enfants : deux garçons et deux filles, dont Suzanne, fille d'Étienne, et trois autres, pris en adoption.

Dans les années 1930, le gouvernement du Québec ouvre des territoires à la colonisation pour favoriser l'établissement de familles touchées par la grande crise économique. Pour accompagner ces familles, le gouvernement crée des dispensaires qu'il confie à des « infirmières de colonie » pour faire les accouchements et fournir un service médical de première ligne, comme la vaccination et même de petites chirurgies. Au regret de certains bénéficiaires des premières générations, leurs postes furent abolis dans les années 1960-1970. Les historiennes Nicole Rousseau et Johanne Daigle expliquent, dans leur ouvrage paru récemment³ sur ce sujet nouveau, que 174 postes furent ainsi créés dans la plupart des régions du Québec. La courte carrière d'infirmière de colonie de Julie se déroule à Saint-Dominique-du-Rosaire, près d'Amos, en Abitibi. Elle fut courte mais fort active et riche en émotions. Voici donc le récit de sa vie qui fut, à l'entendre et à la lire, une suite de joies que les inévitables difficultés aidaient simplement à préparer.

* * *

Les îlets Caribou : paradis terrestre de la petite Juliette

Je suis née aux îlets Caribou, petit village d'une vingtaine de familles dont tous les membres étaient parents. Les îlets Caribou sont situés à environ soixante milles en bas de Baie-Comeau, quatre-vingts milles en haut de Sept-Îles. Devant nous, il y a Cap-Chat, situé sur la rive sud du Saint-Laurent, qui à cet endroit peut avoir quarante à quarante-cinq milles de largeur. En passant chez nous il faut prendre le temps de regarder les beaux rochers, les superbes pierres de dimensions énormes et d'une couleur si belle. Sous un soleil d'été ces pierres deviennent rouges avec des reflets dorés. Jeune, j'aimais m'asseoir et admirer ce beau décor.

3. Nicole Rousseau et Johanne Daigle, *Infirmières de colonie. Soins et médicalisation dans les régions du Québec, 1932-1972*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2013, 459 p. Juliette Jourdain-Dumont, souvent citée dans cet ouvrage, a fait partie d'une courte liste de 48 anciennes infirmières interrogées aux fins de l'enquête. Voir dans le présent volume le compte rendu de Suzanne Marchand.

Notre majestueux Saint-Laurent, comme j'aime à le dire, a sûrement une âme. Nous croyons l'apercevoir dans ses îles et ses villages qui se développent le long de ses rives. Le Saint-Laurent mérite l'admiration et le respect. Il fut la première voie rapide de commerce. Notre beau fleuve a attiré les découvreurs, comme le gouffre attire les barques. Le Saint-Laurent, la mer, comme nous disions chez nous, faisait partie de notre vie. Une belle journée calme, pas de vague, rendait les gens sereins, tranquilles. Mais attention lorsque les grands vents arrivaient, c'était tout le contraire. Les habitants du petit village étaient agités, nerveux. Les clairs de lune de chez nous sont splendides. L'hiver nous tendions des collets aux lièvres et nous allions les visiter au clair de lune. Nous prenions du plaisir à skier et glisser en traîneau. Bref, la moindre petite distraction dans cette vie d'isolement prenait de l'importance.

Pendant des années, ce magnifique patelin demeura inconnu puisqu'il n'existait pas de route praticable pour le relier à quelque centre important. L'été, nous avions de petites embarcations qui servaient pour se déplacer d'un village à l'autre, à cinq ou dix milles de distance, ou pour aller à la chasse ou à la pêche. L'hiver, des chiens. Pour des chemins non entretenus, ce moyen de transport était le plus pratique. Dans le temps, après une tempête de neige, il fallait « taper » le chemin après chaque chute de neige. C'était difficile de voyager avec un cheval pendant les premiers jours. Le poids léger des chiens était l'idéal pour le transport.

« Les provisions pour tout l'hiver arrivaient par gros bateaux »

Pour la nourriture, l'automne, une ou deux personnes venaient à Québec avec les commandes de presque toutes les familles. Les provisions pour tout l'hiver arrivaient par gros bateaux. Lorsque les riverains voyaient arriver le bateau, chacun lançait son embarcation à la mer. C'était pour l'hiver, ça pouvait durer assez longtemps, il fallait de la prudence. Si nous voulions des fruits durant l'hiver, c'était à la caisse et séchés : pommes, figes, abricots, raisins. Tout le reste était en grande quantité : sucre, farine, graisse, beurre, etc. Il était nécessaire d'avoir une espèce de petit magasin, que nous nommions « bâtisse à provisions ». Durant la saison d'hiver, une grosse glace épaisse se formait sur le Saint-Laurent ; les hommes coupaient cette glace en morceaux et les plaçaient dans ce que nous appelions « la cave dehors ». Ensuite ils recouvraient le tout de branches de sapin. C'était un endroit très bien pour garder les aliments frais, même gelés tout l'été. Cette cave était creusée d'environ six à sept pieds, ne laissant paraître que la toiture, également recouverte de branches de sapin.

Notre viande c'était un veau, que nous élevions comme un chien. À son arrivée, nous lui donnions un nom ; après quelque temps il savait répondre à son nom, nous suivait partout ; nous l'aimions autant que notre vieille chatte.

Nous avions aussi un cochon que nous aimions tout autant. Ces chers petits animaux n'avaient pas la vie bien longue ; à l'automne, il fallait les tuer. C'était presque le désespoir, pour ne pas dire la panique ce jour venu. Nous allions dans la chambre la plus éloignée, les oreilles bouchées, et encore nous pouvions entendre crier. Pauvre cochon ! Cependant, la jeunesse aidant, le lieu du crime reprenait vite un air de fête, car faire boucherie, comme nous disions chez nous, était l'événement attendu de tous. Les hommes arrivaient en groupe, un pour saigner la pauvre bête, un pour tenir le chaudron afin de recueillir le sang, les autres pour aider. Ils faisaient la tournée. Il n'y avait pas de bête à tuer partout ; peut-être sept ou huit familles seulement avaient cette bonne habitude d'élever des animaux pour faire provision de viande. Ça faisait beaucoup de travail pour les hommes et ce n'était pas chaud. Pour garder chaleur et énergie toute la journée, il fallait puiser quelque part, c'était dans un liquide que nous nommions « caribou ». Le mot vient des Métis et des Indiens de l'ouest canadien. Caribou : sang du caribou dans lequel on ajoutait de l'eau de vie. Les dames de ces messieurs suivaient pour aider à la préparation du boudin, tête fromagée, etc. À la fin de la journée, c'était le souper : beaucoup d'appétit, de plaisir et la satisfaction du devoir accompli. Nous avions aussi des viandes sauvages : lièvres, perdrix, castor, orignal, caribou ; l'été, les bons poissons frais en abondance.

Dans un vaste territoire comme celui de la côte nord du golfe Saint-Laurent où il n'y avait ni chemin de fer ni même de simple route carrossable, on avait accès à l'extérieur que par voie maritime. Une forte partie du commerce se faisait par des vaisseaux de traiteurs. Des goélettes ayant leur port d'attache à différents points de la côte sud faisaient la navette entre les deux rives pour le plus grand bien des habitants dispersés sur la côte nord. Aussitôt qu'elles étaient signalées, les embarcations de toutes sortes et de tout genre étaient lancées à la mer et dès que le vaisseau de traiteurs avait jeté l'ancre, les petites barques chargées de clients l'entouraient et leurs occupants se lançaient à l'abordage. Les marchandises empilées à bord de ces vaisseaux de traite étaient presque aussi variées que celles qui nous sont offertes dans nos grands magasins à rayons. On trouvait de tout à bord d'un vaisseau de traiteurs. La cale était chargée de provisions diverses et de produits de la ferme qui étaient les premières denrées à s'écouler, attendu que la côte nord produisait très peu de ces nécessités. Les sacs de pommes de terre voisinaient à côté des paniers d'œufs tandis que les choux, navets et citrouilles s'offraient pêle-mêle aux clients. Sur le pont, deux ou trois vaches, des cochons et des poules figuraient invariablement dans cette foire marine. Les grognements, les beuglements et les cocoricos nous donnaient l'illusion du « terrain des vaches », mais à cause du roulis et du tangage, souvent ce terrain tremblait dangereusement sous les pieds ; quelquefois il fallait quitter avant la fin du



**Îlets Caribou. Maison familiale de Juliette :
troisième, de gauche à droite**

magasinage. La clientèle féminine s’entassait dans une chambre où étaient empilées des cotonnades, étoffes et lingerie aux couleurs attrayantes. Dans un autre compartiment de la goélette, les hommes marchandaient fusils, pièges, filets, munitions, tabac, etc. Nous avions aussi des fruits sauvages : groseilles, framboises, bleuets et bien d’autres encore. Au retour de ce même vaisseau qui se rendait à Sept-Îles, pour accommoder les gens, nous pouvions monter à bord comme passagers. Ayant eu l’occasion de faire le voyage de chez nous à Québec, je puis vous dire que c’était très confortable. Le capitaine, Edgar Jourdain, étant mon cousin, j’ai peut-être eu des privilèges !

« Le plus grand divertissement durant le mois était l’arrivée du courrier »
Aux îlets Caribou, toutes les maisons étaient confortables et même accueillantes. Par exemple, la maison de mes parents était passablement grande : trois étages, sept chambres à coucher, salon, salle à manger, séjour avec cuisine. Je me souviens encore et avec grand plaisir de la senteur des giroflées ; maman aimait garnir les fenêtres avec ces fleurs, qui, disait-elle, étaient ses préférées. Il y avait aussi des géraniums.

Le plus grand divertissement durant le mois était l’arrivée du courrier. Un homme, aidé de huit à dix chiens, faisait ce travail. Le postillon était toujours attendu avec joie. Imaginez, une fois par mois ! Deux jours de retard, à cause d’une violente tempête de nord-est, c’était très ennuyeux. Les nouvelles apportées au voyage précédent avaient servi de sujets de conversation pendant un mois ; elles avaient été lues, relues, commentées, épuisées, usées. Plus tard, le courrier transporté par avion était projeté dans le village, sans faire d’arrêt. Et, plus tard encore, lorsque le quai de Baie-Trinité fut construit, les

bateaux apportaient le courrier, cela deux fois la semaine. Ce fut un énorme progrès.

Je me souviens, lorsque le courrier n'arrivait qu'une fois par mois, maman prenait le temps de bien regarder les journaux, ensuite elle décidait quoi lire à haute voix pour intéresser tous ceux qui venaient aux nouvelles. Quelques jours après, dix, quinze et même vingt personnes arrivaient et écoutaient religieusement tout ce que maman lisait. Vers minuit, un goûter, pour ensuite continuer quelques fois très tard. Ayant des chroniques dans divers journaux⁴, maman avait la chance de les recevoir gratuitement. En quittant la maison, chacun emportait quelques journaux et se les échangeait.

Comme amusements nous avions les glissades au clair de lune, le ski, les cartes. Nous dansions souvent ; ce n'était pas les danses modernes, les danses du temps. Avec nos belles grandes familles, du monde pour s'amuser ce n'était pas un problème. Cependant une ombre au tableau : les cavaliers. Nous étions tous parents. Vous auriez dû voir lorsqu'un garçon venait visiter un ami ; croyez-moi il était populaire auprès des filles. Après ces soirées bien organisées où il y avait beaucoup de plaisir, le village s'endormait paisiblement, sans se soucier des fluctuations de la bourse, encore moins des modes de la saison prochaine. Heureuses gens que nous étions !

« Comme divertissement, nous avons aussi la visite des missionnaires »

Comme divertissement, nous avons aussi la visite des missionnaires et quelquefois celle de l'évêque, une fois par année. Il arrivait en bateau. Tout le village allait à sa rencontre. Au moment de l'atterrissage, la fusillade éclatait et continuait jusqu'à l'entrée solennelle dans la chapelle des îlets Caribou. C'était une coutume indienne ; aucun événement joyeux ne passait sans être salué par plusieurs coups de fusil. Si un nouveau-né arrivait, le papa hissait le drapeau et tirait quelques coups de fusil ; tout le village savait que le nouveau-né était arrivé et que tout allait bien. Les voisines pouvaient venir visiter l'heureuse maman. Aux îlets Caribou, la messe de minuit était un événement très rare. J'y suis allée deux fois en vingt ans. Nous avions quand même une cérémonie religieuse : prières, chapelet, épître du jour, chants. La crèche était toujours un chef-d'œuvre. Lorsque cette réunion prenait fin, toute la famille allait chez grand-papa Jourdain pour le réveillon. Les prêtres qui desservaient la mission étaient des pères oblats et des eudistes. Ils venaient aux trois mois, pour deux jours. Tous, hommes, femmes et enfants, étions endimanchés ; c'était spécial, c'était fête au village. Aujourd'hui je comprends mieux le courage et tous les talents qu'il fallait à nos parents pour organiser si bien nos vies et faire que nous ayons été si heureux avec si peu.

4. On trouvera plus loin un commentaire relatif à ce sujet sous la rubrique « *J'aurais le goût de vous parler un peu de mes parents* ».

Entre toutes les manifestations religieuses en ce village lointain, nulle n'aura été plus impressionnante ni plus touchante et d'un caractère plus unique que celle qui se déroulait le dimanche 13 août 1933 dans l'humble hameau des îlets Caribou. Ce matin-là le missionnaire n'était pas venu, mais la providence en avait envoyé la veille six dont l'un était le plus haut représentant au Canada du chef suprême du monde catholique, monseigneur Cassulo, alors délégué papal au Canada. C'est lui qui, ce dimanche matin, célébra dans la chapelle des îlets Caribou la messe de la mission. Un peu plus loin, dans des maisons de pêcheurs, sur un autel improvisé, d'autres messes étaient dites auxquelles assistaient, recueillis, des hommes, des femmes et des enfants. Toutes les familles du hameau étaient dans une joie profonde, mais un sentiment d'inquiétude se devinait sur la figure de quelques étrangers qui assistaient aussi à cette cérémonie religieuse si inattendue pour les habitants de l'endroit. Des regards anxieux se tournaient vers la mer et cherchaient à distinguer, parmi les sombres rochers qui bordaient le rivage, à demi effacés dans la brume, la silhouette d'un navire qui la veille au soir était venu piquer du nez sur la pointe d'un rocher et menaçait de se briser comme un jouet. Les coups s'entendaient dans toutes les demeures du hameau. *Le North Shore* put encore voir lever l'aurore le matin du 13 août. Il en put même contempler d'autres les jours suivants au même endroit, mais ce furent les dernières car, deux semaines plus tard, renfloué, il était jugé inapte au service et fut démolé dans les chantiers de Sorel.

« J'aurais le goût de vous parler un peu de mes parents »

Si vous permettez, j'aurais le goût de vous parler un peu de mes parents. Mon père est né aux îlets Caribou ; ses origines sont écossaises et montagnaises. Son arrière-grand-père, Charles Jordan, écossais et protestant, ne pouvait sûrement pas épouser sa belle « sauvagesse » montagnaise et catholique. Nous croyons qu'ils ont simplement décidé de vivre ensemble, librement, car il est impossible de trouver un certificat de mariage. Avant de mourir, à l'âge de trente-huit ans, l'arrière-grand-papa de mon père a demandé que ses deux enfants soient baptisés. Après le décès, la grand-maman a changé le nom de Jordan pour Jourdain.

Mon père a toujours été trappeur. Il avait un chemin privé et huit petites cabanes, utiles aux escales indispensables. Il partait presque toujours seul vers le 3 septembre, pour revenir vers le 23 décembre. Impossible de communiquer. Cette séparation était difficile à vivre. Papa a commencé à l'âge de quinze ans et a terminé à soixante ans. Pour son dernier voyage, mes frères se sont cotisés et ont payé le transport en avion pour se rendre à son premier camp, ce qui rendait le chemin beaucoup plus court et tellement plus agréable. Après

soixante ans il devint gardien d'un club de pêche pour les actionnaires d'une compagnie, la St. Lawrence Paper.

La chasse que mon père faisait n'était pas une partie de plaisir, mais un gagne-pain. Je lui rends hommage encore aujourd'hui, car sans être riches nous étions des chanceux. Je dirais même des gâtés. Il retournait au début de février pour revenir à la fin d'avril. Quel plaisir pour nous, les enfants, de jouer dans la fourrure. Nous aimions la senteur sauvage de ces magnifiques peaux. Elles étaient préparées dans le bois, c'est-à-dire étendues sur des cadres spéciaux et séchées. Ces peaux superbes se composaient de martres, visons, castors, loutres, renards argentés, rouges, blancs, chats sauvages, etc. Lorsque papa était à la maison, c'était gai ; nous avions un peu l'impression que c'était toujours fête. J'adore les marguerites des champs, elles me rappellent un bon, un beau souvenir. Quand papa allait faire un tour dans la forêt, il revenait toujours les bras chargés de belles grosses marguerites pour maman.

Maman, d'origine irlandaise, est aussi née aux îlets Caribou. Elle était certainement la mère merveilleuse que nous aurions rêvé avoir si elle n'avait été là. Elle était toujours élégante, joyeuse et si courageuse. Malgré l'inquié-



Wilfrid Jourdain, père de Juliette, le mois de son mariage, août 1915



**Mary Chouinard-Jourdain, mère de Juliette,
avec ses deux fillettes, Berthe et Juliette, vers 1922**

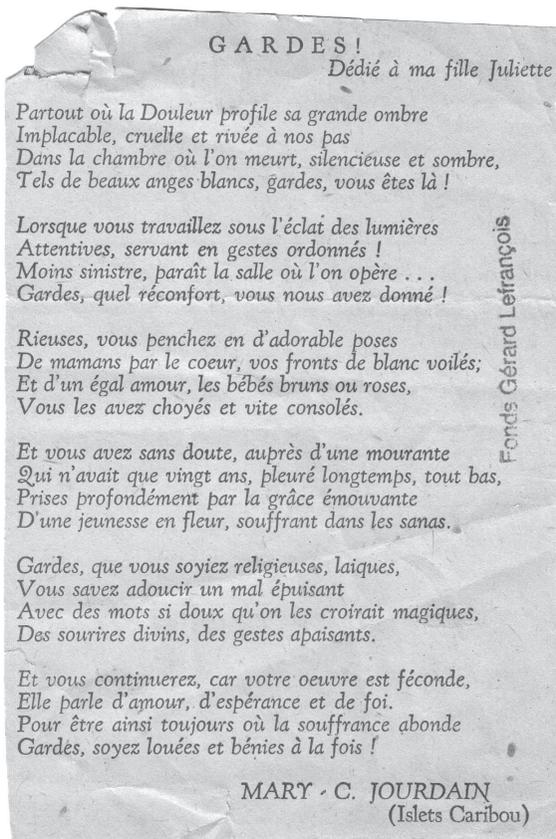
tude, les ennuis de papa et tous ces jeunes enfants à élever seule, rien ne semblait trop lourd à supporter. Maman chantait bien. Le soir, nous aimions la faire chanter en berçant les bébés. Je dis bien les bébés, car une année, nous avons quatre enfants qui ne marchaient pas : un frère qui a marché à quatre ans à cause d'un accident, un de deux ans, un troisième qui avait un an, et le bébé. J'ai toujours pensé que ma mère était une psychologue innée. Écoutez cette petite anecdote : j'avais onze ans, étant presque l'aînée puisque ma sœur Berthe, d'un an plus âgée, était malade. Il n'était pas question de jouer à la poupée ; ma mère savait que je les aimais bien, elle était sans doute malheureuse de m'en priver. Un jour, une belle, une magnifique petite fille arrive durant la nuit. Tous nous avons été coucher chez mon oncle, le voisin. Le matin, à notre retour à la maison, après avoir préparé les plus grands pour l'école et couché les petits, maman me demande dans sa chambre. J'arrive tout heureuse de voir ce beau bébé nouveau. Elle me dit, tenant le bébé dans ses bras : voilà, c'est pour toi, ce sera ta poupée, elle est à toi. N'allez surtout pas croire que c'était pour rire. Non, cette histoire fut spéciale. Fernande, c'est son nom, a mon caractère ; même physiquement elle me ressemble un peu. Aujourd'hui, étant la plus proche de moi, elle vient me visiter assez souvent. Maman avait raison, ce fut une poupée.

Maman était active intellectuellement. Elle était correspondante pour *La Revue populaire*, *La Revue moderne*⁵, les journaux. Même, à l'occasion, elle aidait les écrivains, comme par exemple Damase Potvin dans *Le Saint-Laurent et ses îles*⁶. Les notes et récits sur l'île aux Œufs sont de maman qui

5. Les deux revues sont publiées à Montréal, la première de 1907 à 1963, la seconde de 1919 à 1960.

6. Damase Potvin, *Le Saint-Laurent et ses îles : histoire, légendes, anecdotes, description, topographie*, Québec, Garneau, 1945, 425 p.

connaissait très bien l'endroit puisque grand-papa Chouinard a été gardien du phare de l'île aux Œufs durant trente ans. Elle revenait à l'île pendant les vacances comme étudiante et ensuite comme institutrice. Son mariage fut béni à l'île aux Œufs. C'était un coin extraordinaire que nous aimions tous. Avec notre belle chaloupe à moteur, quel bonheur de partir toute la famille pour aller visiter grand-papa Chouinard et tous les autres sur l'île aux Œufs. Ma mère était la confidente, la conseillère de tous, se faisant tour à tour avocate, notaire, comptable, etc. Les professions libérales ne souffraient pas encore d'encombrement. J'ai souvent admiré sa patience avec tous. Il me semble que j'ai toujours vu ma mère écrire, même des lettres d'amour pour les autres. Les jeunes n'étaient pas trop instruits, et comme ils n'avaient pas le téléphone ils devaient prendre les moyens du bord pour faire connaissance puisque les garçons et les filles des îlets Caribou ont presque tous contracté mariage avec ceux de Matane, de Cap-Chat et de Rimouski. Parmi plusieurs poèmes qu'elle a publiés dans les journaux, elle m'en a dédié un lorsque je suis devenue infirmière. Il porte le titre *Gardes !*



Gardes ! Poème de Mary-C. Jourdain dédié à sa fille

« Pour notre famille, maman fut souvent la maîtresse d'école »

L'instruction supérieure pour les garçons faisait absolument défaut. Les filles pouvaient plus facilement aller au couvent de Havre-Saint-Pierre. Pour notre famille, maman fut souvent la maîtresse d'école et c'est grâce à elle si nous avons pu poursuivre nos études. Surtout moi qui suis toujours demeurée à la maison pour aider maman, ce fut extraordinaire. Lorsque le temps est arrivé de partir pour le couvent, j'ai fait ma valise trois fois et trois fois j'ai décidé autrement. À chaque année maman attendait un nouveau bébé ; pas question de la laisser seule, étant l'aînée capable de prendre soin des enfants, avec une bonne santé et un amour sans borne pour mes frères et sœurs. Aucun sacrifice, aucune renonciation ne me paraissait impossible pour eux, même le couvent. Maman protestait beaucoup. Elle aurait tant aimé que je sois instruite. Nous reprenions alors les classes avec plus d'énergie et de courage quand les enfants étaient au lit, même si nous devions laver et repasser en même temps. Tout était fait à la main ; pas question de laveuse-sécheuse. C'était assez long de frotter sur une planche. Nous avions l'habitude de laver et repasser le soir. Maman lisait quelques passages de ma leçon, ensuite me donnait des explications. Elle le faisait si bien qu'après une leçon de géographie j'avais l'impression d'avoir visité le pays en question. Et que dire de l'histoire sainte, de l'histoire du Canada, etc. ! Elle savait rendre le tout passionnant. Même le lavage fait de cette façon était beaucoup moins fatigant.

À dix-huit ans, j'ai rencontré un garçon formidable, l'homme de mes rêves. Jean-Marie, puisque c'était son nom, avait eu la chance d'étudier au séminaire de Rimouski. Un jour, le rêve magnifique s'écroula, mon fiancé décéda par noyade trois semaines avant le mariage. J'avais vingt ans. Pour ma santé, surtout pour me changer les idées, mes grands-parents maternels, à leur retraite depuis quelque temps, décidèrent d'acheter une maison à Rivière-du-Loup, grand-maman ayant une sœur qui demeurait là déjà. L'hiver à Rivière-du-Loup, l'été chez nous, c'était très bien. Cependant, après trois ans, je voulais vraiment faire autre chose de ma vie. J'avais bien caressé le rêve d'être infirmière, mais pas de cours dans les écoles, donc pas de diplôme, en plus une peur malade des morts. J'avais une confiance très grande dans la prière. Je suppliais la Sainte Vierge de me venir en aide, de faire quelque chose. J'attendais avec certitude qu'un changement viendrait.

« Prendre les moyens de faire mon cours d'infirmière »

Un été, en 1942, j'arrive chez nous ; ma sœur, tout excitée, me dit : « Tu viens avec moi dans l'armée ». Je lui réponds : « Pas question ». Il me semblait y avoir rien d'intéressant pour moi. Ma sœur me demande de prendre connaissance des avantages avant de décider quoi que ce soit. À la lecture des papiers, je compris qu'après un an de vie militaire, j'aurais droit à un an



**Juliette (première à gauche) avec ses cousins et cousines,
Baie-Trinité, vers 1934**

de cours après la guerre. Ma décision était prise. Ma première réaction fut de croire que la Sainte Vierge, me donnait enfin signe de vie.

En arrivant à Québec, nous nous rendons au bureau de la commandante, à la Citadelle. Cette dernière me demande ce que j'aimerais faire comme travail. Ne sachant rien faire autre chose que d'élever les enfants, faire du ménage, je lui dis : « N'importe quoi, madame ». Ce qui m'intéressait surtout c'était de prendre les moyens de faire mon cours d'infirmière. La commandante, madame Murray, faisait bien son possible. Elle demande : « Parlez-vous anglais ? – Pas un mot, madame. » Après quelques minutes de conversation, nous décidions d'un commun accord que je commencerais avec dix autres filles un cours de six mois à l'Académie commerciale : anglais, sténographie et dactylograohie. C'était bien beau ce cours, mais pas spécialement ce que je voulais. Moi, ce que je voulais, c'était un diplôme de dixième année pour mon cours d'infirmière. La dame qui donnait les cours d'anglais accepta de me faire la classe en français, une heure le soir. C'était bien mais beaucoup trop. J'ai décidé de finir le cours de six mois. J'avais fini mon cours et travaillais dans un bureau. La vie était belle et j'aimais mon travail, mais j'attendais toujours le miracle. Tous les jours, d'une heure à deux heures, je prenais une marche et pris l'habitude d'entrer dans une église. Pas tellement pour prier, seulement saluer le bon Dieu et faire penser à la Sainte Vierge que j'attendais toujours. Enfin ! ce jour arriva. En sortant de la basilique de Québec, je vis beaucoup de jeunes garçons. Je pensai que c'était une école, et que peut-être j'aurais la chance de m'inscrire. J'entrai et demandai à la préposée à l'accueil si je pouvais rencontrer le directeur. Elle me dit : « C'est monsieur l'abbé Leladier, je vais lui demander ». L'abbé Leladier m'écouta pendant vingt minutes et me dirigea vers mademoiselle Geneviève Lamarre qui préparait



Juliette (24 ans) et sa soeur Berthe (25 ans), 1942

des jeunes filles pour le cours d'infirmière. Mon séjour dans l'armée fut merveilleux. Je passai six mois à Québec pour étudier, puis ce fut Kitchener et camp Borden en Ontario ainsi que le collège McDonald à Montréal.

Le cours était terminé et les examens passés, sauf le français qui était fixé au dix juillet. Ce n'était pas ma journée, j'étais au désespoir. Mademoiselle Lamarre vint m'encourager et me dit de ne pas m'inquiéter. Je n'avais pas le choix ! Quelques jours après, je reçus un appel téléphonique de l'abbé Leladier me demandant de passer à son bureau vers une heure de l'après-midi. J'étais bien curieuse et avais hâte qu'il me dise pourquoi il voulait me voir. Pas besoin de vous dire que j'étais à l'heure. Quelques minutes après mon arrivée, il me dit : « Je suis bien contrarié, ma secrétaire est à son heure de dîner et j'ai une lettre très urgente à écrire ». Alors je lui réponds : « Si vous voulez, je peux faire ça pour vous rendre service ». Je m'installe à la machine à écrire, toute heureuse d'être utile à cet homme qui avait été si gentil pour moi. Je le vois encore, se promenant les mains derrière le dos, dictant très lentement cette belle lettre urgente. J'étais fière de mon travail. Monsieur Leladier prend ma lettre, la regarde et me dit : « Félicitations, beau travail ! Vous aurez sûrement de très bonnes notes puisque cette lettre était votre examen de français. » J'ai laissé le service militaire le 12 août 1945 pour commencer mon cours le 15 août à l'hôpital du Saint-Sacrement à Québec. Les vacances furent courtes, mais peu importe, quel bonheur, mon rêve se réalisait.

« Je vivrai cent ans que jamais je n'oublierai les moments merveilleux de ma première journée à l'hôpital »

J'arrive donc à l'hôpital du Saint-Sacrement le 15 août 1945, pas tellement en forme à la suite de mon intervention chirurgicale qui date à peine de

quelques semaines. Cependant je suis contente, si heureuse. Je vivrai cent ans que jamais je n'oublierai les moments merveilleux de ma première journée à l'hôpital. Je crois sincèrement qu'il faut vivre ces heures euphoriques pour comprendre. Durant l'après-midi, nous étions toutes très excitées ; nous devions rencontrer mère Saint-Ildefonse, la directrice. Tout à coup nous entendons : « Mesdemoiselles, Mesdemoiselles, s'il vous plaît je demanderais un peu de silence ». Elle avait souri et toutes les étudiantes l'avaient imitée. Elle nous regarde attentivement et dit : « La réputation des gardes-malades de l'hôpital du Saint-Sacrement n'est plus à faire, nous avons beaucoup de demandes des autres hôpitaux pour nos graduées. Alors j'aimerais vous dire, avant que nous n'entreprenions quoi que ce soit, que de chacune d'entre vous dépend la réputation de notre institution. Et dès que vous porterez votre uniforme, vous deviendrez les représentantes non seulement de l'hôpital du Saint-Sacrement mais de toutes les gardes-malades ». J'étais bien fière. Ce que la directrice venait de dire me plaisait. Elle dit ensuite : « Maintenant je vous confie aux sœurs hospitalières qui seront vos anges gardiens pendant toute la durée de votre cours ». Nous la remercions et tournons nos regards vers les religieuses qui sont nos professeurs de technique.

Et la vie de probanistes commença. Après trois mois les religieuses décidaient si oui ou non nous étions bonnes pour devenir d'excellentes infirmières. Il serait trop long, et probablement ennuyant, de parler longtemps du cours. Juste une petite idée de la perfection dans tout ce que nous faisons. Une voix s'éleva dans le corridor, invitant toutes les candidates à se rendre à la salle de cours. Une religieuse avait placé un lit au centre de la place. Elle regarda les étudiantes et commença aussitôt sa démonstration, dépliant le drap sur le lit. Elle le mit bien à plat puis expliqua ce qu'elle faisait pour les coins. « Un lit bien fait doit avoir des coins à quatre-vingt-dix degrés. Si on insiste pour que le drap soit replié de cette façon, c'est que nous savons qu'il reste mieux en place, empêchant la formation de plis qui peuvent être douloureux pour les patients. Vos lits aussi, Mesdemoiselles, doivent être faits comme ça. » Pas besoin de vous dire que ce même soir j'ai fait mon lit plusieurs fois puisque la sœur avait dit que c'était simplement une petite démonstration pour nous donner un avant-goût de la leçon du lendemain. La leçon fut si bien donnée et exécutée que même à mon âge je fais encore mon lit de la même façon.

Nous devions faire des stages partout. Par exemple, à cette époque nous ne jetions rien. Il fallait tout laver et faire stériliser les aiguilles, pansements, seringues, etc., etc. Les préparations de solutés étaient aussi faites à l'hôpital. Les cours pratiques étaient donnés par les religieuses. Quant à la théorie, chaque médecin donnait sa matière. Ces cours étaient de deux heures par jour, cinq jours par semaine. Le temps de travail était de sept jours semaine, de sept heures le matin à sept heures le soir. Évidemment nous avions nos

heures de cours et aussi une journée de congé. Pour notre premier repas, le professeur, sœur Sainte-Catherine, demande le silence et nous explique que le système de cafétéria avait été retenu pour notre salle à dîner. « C'est pas pour économiser le personnel, c'est parce que nous croyons que c'est le seul système qui évite les attentes prolongées, compte tenu surtout que vous aurez un temps limité. C'est aussi le meilleur moyen de manger chaud. Nous pensons que pour les gardes-malades cela aide à conserver la bonne humeur. » C'était très bien, les repas bons, et avec le travail que nous avions à faire l'appétit était toujours au rendez-vous. C'était aussi l'heure appréciée de toutes, chacune avait un fait à raconter, nous avions beaucoup de plaisir.

En trois mois, les probanistes avaient réussi à se connaître. Nous avions une bonne idée de celles qui resteraient et de celles qui seraient remerciées. Malgré mes performances assez bonnes je demeurais inquiète, sachant que mon âge – j'avais presque dix ans de plus que mes compagnes – pouvait peut-être jouer en ma défaveur. Je tenais tellement à rester. Cependant, je n'avais qu'un désir : connaître la direction que prendrait ma vie pour dormir enfin.

« *Maintenant, vous ferez sa dernière toilette et vous n'aurez plus peur des morts* »

Depuis le début des cours en septembre, je dormais peu. Souvent je me levais la nuit pour relire mes notes de cours. Il faut dire que c'était bien différent des cours donnés par maman. Je trouvais cela assez difficile. Maman avait été surprise et heureuse quand elle avait appris que j'entrais à l'hôpital du Saint-Sacrement comme étudiante infirmière. J'avais toujours souffert d'une peur maladive des morts et des malades souffrants. Chez moi, lorsqu'un enfant était malade, j'en prenais soin avec bonheur. Il pouvait me déranger la nuit, j'étais toujours contente. Mais si par malheur il arrivait un accident, je pouvais me cacher pour ne pas voir de sang ou entendre crier de douleur. Le matin, toutes les probanistes arrivaient sur l'étage qui leur était assigné et l'hospitalière distribuait le travail. Un matin, elle demanda si l'une de nous n'avait pas peur des morts. Zélée comme toujours, je répondis : « Moi, ma sœur ». La religieuse était bien contente car une vieille dame était installée dans la chambre des mourants. C'était l'habitude du temps, les mourants n'étaient jamais seuls. Me voilà donc me dirigeant vers la chambre de la mourante. La religieuse me dit : « Cette dame est prête et ira sûrement rencontrer le Seigneur dans quelques heures ». Lorsque tout sera fini, sonnez la cloche et nous irons vous dire quoi faire. Pour entrer dans la chambre, je me suis fermée les yeux afin de ne pas voir la dame en question. J'ai donc commencé par regarder les pieds, pour constater après quelques secondes que ce n'était pas si terrible. J'ai été comblée de joie en lui tenant la main, en

lui lavant la figure et en faisant des prières à voix basse. J'avais l'impression qu'elle était contente que je sois avec elle. Après le décès de cette dame, j'ai raconté mon histoire à l'hospitalière qui me dit : « Maintenant vous ferez sa dernière toilette et vous n'aurez plus peur des morts ». Ce fut vrai.

Trop malade pour devenir infirmière ?

Pendant quelques jours, quelques semaines peut-être, ce fut assez bien au point de vue de ma santé. Mais je commençais à ressentir des douleurs au ventre qui, par moments, devenaient insupportables. Ma température était élevée et mes jambes étaient faibles. Les forces semblaient me quitter. Un matin, je fus trop malade pour me lever et on m'hospitalisa. Au lit pendant un mois, c'est très long. Tous croyaient que l'histoire du cours d'infirmière était un beau rêve irréalisable, sauf moi bien entendu. La directrice, après un cours, demanda aux élèves de prier pour moi. Elle venait me dire que c'était impossible d'espérer devenir infirmière. J'étais trop malade. Je dois vous dire que la même religieuse, sœur Saint-Ildefonse, m'avait dit de prier Julien Aymard, leur patron. Dans les moments difficiles, il faisait des miracles. Reconnaissant le pas de Saint-Ildefonse, je m'étais préparée au pire. En la voyant entrer dans ma chambre, je ne lui avais pas laissé le temps de placer un mot. C'était moi qui lui disais : « Ma soeur, je crois que votre Julien Aymard est en train de faire un miracle ; je me sens mieux aujourd'hui. » Elle m'avait quittée sans dire un mot, confiant à mes compagnes que j'avais tellement la foi qu'elle préférait que je me rende moi-même à l'évidence. Le docteur Reno Lemieux, directeur de l'hôpital du Saint-Sacrement, qui était notre médecin chef dans l'armée, m'avait aidée à faire les démarches pour entrer à l'hôpital. Un jour il vint lui aussi me dire d'oublier mon cours, que je n'aurais jamais la santé, etc. Je lui dis : « Docteur Reno Lemieux, écoutez-moi bien, je suis sérieuse. Si je suis malade, je crois bien que ma place est ici à l'hôpital avec de bons médecins comme vous ; et si je suis mieux, ma place est encore ici puisque je suivrai mon cours. » N'ayant pas trouvé la cause de mes malaises, les médecins croyaient que je souffrais peut être de tuberculose intestinale. Finalement, après un mois d'observation et d'examen, ils diagnostiquèrent une tumeur à un des ovaires. Après des traitements, je suis retournée à mes cours en chaise roulante pour quinze jours. J'ai pu attendre trois ans avant de la faire enlever. La crainte de la tuberculose était causée par la maladie de ma sœur qui souffrait déjà de tuberculose pulmonaire. Elle était hospitalisée au sanatorium de Mont-Joli. Ayant beaucoup de temps pour penser, malgré les beaux projets, des rêves, etc., il y avait des moments difficiles : mon frère tué à la guerre en juin 1945, depuis deux mois à peine, ma sœur malade et, pour finir, moi. Je trouvais que quelquefois c'était bien lourd. Après mon retour

aux études et au travail quotidien, tout alla très bien. Les ennuis s'envolèrent pour faire place à la joie grandissante de ma vie auprès des malades.

Le cours d'infirmière est de trois ans. Il serait trop long de vous raconter tous les faits et gestes de cette période ; seulement quelques maladresses de ma part. Un jour, en troisième année, en stage à la salle d'opération alors que j'assistais l'orthopédiste, je poussai un mauvais bouton qui fit basculer la table. Le patient était tout de travers. Je crus vraiment mourir de désespoir. Mais, après quelques instants, tout redevint en ordre et le chirurgien trouva le moyen de me faire rire de l'incident. Une autre fois, une dame de quatre-vingt-six ans avait été opérée pour une fracture à la hanche. J'étais en service de nuit. Vers huit heures du soir, la patiente arrive à sa chambre, c'est-à-dire à son lit, car dans le temps nous avions des salles de vingt-quatre lits. C'était ma salle. La patiente avait une installation très compliquée : jambes en l'air, pesée, etc., etc. À son réveil, elle commence à crier et semble souffrir atrocement. J'attends quelque temps, pas de changement et même les douleurs semblent augmenter. Je fais venir l'interne pour prescrire un calmant. Après environ une heure, elle recommence les mêmes gémissements, avec des cris de plus en plus forts. Je demande l'interne. Il regarde l'installation, puis la dame, et se prépare à tourner les talons. Je dis : « Un instant, il faut faire quelque chose pour la soulager, peut-être essayer une autre installation. – Mais, garde, c'est le chirurgien qui a fait ça. Il est impossible de changer quoi que ce soit. » Après son départ, je prends mon courage à deux mains, comme on dit souvent, et avec l'aide d'une compagne nous installons la dame autrement tout en respectant le plus possible l'installation première. Ce fut miraculeux, la patiente a dormi et surtout a laissé dormir les vingt-trois autres patientes dans la salle. Pas besoin de vous dire que le reste de la nuit fut pour moi un calvaire. Quand je pensais au lendemain, lorsque l'hospitière de l'étage arriverait. J'avais raison. Premièrement, après le compte rendu de ma nuit et l'histoire de la dame âgée, j'ai cru que la bonne sœur aurait une crise cardiaque et que mon cours était terminé. Mais le médecin me donna raison, insistant sur la nécessité de se servir de son jugement. Voilà un moment inoubliable dans la vie d'une étudiante infirmière. En général tous les médecins étaient gentils pour nous.

La promesse de ne pas aller au bal

Après trois années de vie écoulées, nous passions nos examens de l'école et de l'université. Ensuite nous endossons nos uniformes blancs et assistions à la remise de nos diplômes, à la photo de groupe, sans compter la bague, l'épingle et la médaille de bonne conduite. À ma grande surprise je fus celle qui en hérita. Le bal de la graduation clôturait le tout. Ce jour tant désiré



Juliette devenue infirmière, 1948

arriva. Les corridors de la résidence des infirmières ce soir-là résonnaient de cris de joie, de courses ; c'était déjà la fête. Imaginez, un vrai bal, robes longues, etc. Nous aurions pu croire à un concours de beauté ; toutes les filles étaient plus jolies que jamais. Elles étaient ravissantes. Ma mère m'avait fait un cadeau pour ma graduation : une superbe robe noire avec un décolleté laissant les épaules nues. Je l'aimais beaucoup et aurais été fière de la porter. Cependant, ayant tellement peur des examens, il m'avait semblé impossible de me souvenir de tout ce que nous avons appris pendant trois ans. J'avais donc promis de ne pas aller au bal de la graduation si je passais mes examens. Le grand jour arrivé, inutile de parler de mes émotions. Surtout que les filles disaient : tu es folle puisque c'est passé, tu peux donc venir avec nous. Après le départ des compagnes, je crois sincèrement avoir été plus heureuse, seule dans ma chambre avec ma promesse tenue.

J'avais décidé de travailler un an à l'hôpital du Saint-Sacrement, responsable de ma belle grande salle de vingt-quatre lits. Finis les services de nuit. Graduées, les infirmières prenaient des postes de jour seulement. J'ai donc profité de mon temps libre durant la nuit pour assister aux accouchements, puisque c'était décidé, j'allais travailler en colonie, où paraît-il les familles étaient très nombreuses. J'ai aussi profité de mes jours de congé pour aller travailler à l'urgence ainsi qu'à la pharmacie. Enfin je prenais tout ce que je pouvais pour être bien préparée. Comme tout le reste, cette belle année passa très rapidement et le moment tant attendu arriva.

Le départ pour la colonie

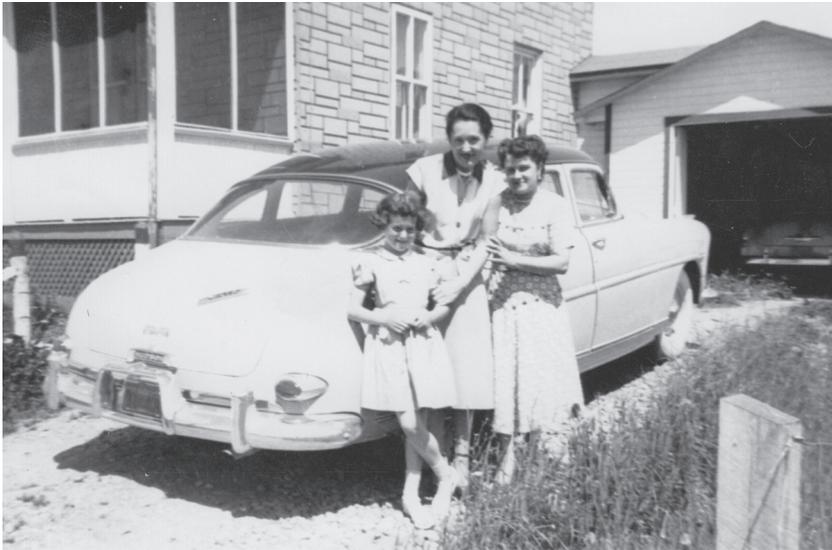
Je partis pour l'Abitibi, plus précisément Saint-Dominique-du-Rosaire, situé à quatorze milles d'Amos. L'excitation était à son comble ! Nous partîmes à sept heures du soir de Québec pour arriver à Amos vers midi le lendemain. Je trouvai le chemin très long, mais jeune, avec plein d'idéal, les heures passèrent quand même assez rapidement. J'étais à l'apogée du bonheur. En arrivant à Amos, je trouvai cette ville si belle, tellement accueillante. J'avais l'impression que tous me souhaitaient la bienvenue. C'était une illusion puisque je ne connaissais personne. Je profite de ces quelques lignes pour dire quelques mots au sujet de cette magnifique ville où j'ai connu des années de bonheur de 1949 à 1980.

Ce qui nous surprend en arrivant à Amos, c'est la cathédrale, bijou d'architecture aujourd'hui mondialement reconnu. L'église est vraiment d'une beauté et d'une dimension immense pour le village d'un peu plus de mille habitants. Mais le pasteur, un peu prophète, savait bien qu'un évêque y viendrait un jour pour fonder un diocèse, et le curé voulait l'accueillir dans un temple digne de sa fonction. Quant aux Amossois, ils se doutaient bien qu'ils en auraient pour longtemps à payer un monument religieux aussi gigantesque, calqué sur l'église Saint-Pierre de Rome. Mais il n'y eut pas de rébellion, en ces temps de foi profonde. Les gens d'Amos sont fiers de leur cathédrale qui est une de leurs importantes attractions touristiques, tant par son style romano-byzantin que par ses dimensions hors de l'ordinaire. Aujourd'hui Amos est une ville d'environ quinze mille habitants. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur cette belle ville ; le temps me manque.



Église et presbytère de Saint-Dominique-du-Rosaire, Abitibi, 1952

Le 21 juin 1949 restera pour moi un jour mémorable puisque ce sera la date de mon arrivée à Saint-Dominique-du-Rosaire où je devais me rendre pour travailler. En Abitibi, le 21 juin, le jour le plus long de l'année se décide avec beaucoup de lenteur à faire place à la nuit. Il fait encore clair à 10 heures le soir. J'ai changé l'heure trois fois, croyant que l'horloge ne fonctionnait pas. En 1949, la population de Saint-Dominique-du-Rosaire était de 900 habitants qui formaient 150 familles. Ce beau village était construit autour de son église avec un couvent et des magasins. En partant de Québec, où je vivais depuis sept ans, je croyais partir en mission dans un coin du pays perdu où je vivrais dans une petite cabane, etc. Quelle surprise, je devrais dire quelle déception, d'arriver dans un village si bien organisé et d'entrer dans une si jolie maison, entourée d'un champ qui est vite devenu un adorable petit jardin.



Juliette (au centre) photographiée devant son dispensaire

La maison était blanche, avec des ouvertures et le toit noirs. À l'intérieur, au rez-de-chaussée, elle était divisée en quatre pièces : salle d'attente, bureau, séjour avec cuisine et dînette. Il y avait aussi un beau poêle à bois qui savait ronronner et qui dégagait une chaleur vivifiante. À l'étage, trois chambres à coucher et une salle de bain. La maison était chauffée grâce à une fournaise à la cave qu'il fallait malheureusement alimenter. Aussi, lorsque je devais rester longtemps absente, elle s'éteignait, il faisait alors très très froid et ça prenait plusieurs heures avant de retrouver mon confort. J'achetais le bois. Pour économiser, je le cordais moi-même dans la cave. Ça pouvait prendre

beaucoup de temps, ayant passablement de travail à faire. J'étais présente au bureau tous les jours de neuf heures à midi, je visitais les malades l'après-midi et, une fois par mois, je faisais le tour des huit écoles pour administrer les vaccins et parler de prévention. De plus, je rencontrais les parents et les institutrices pour discuter d'hygiène et de nutrition.

Pour revenir à mon début, en entrant dans la maison je voyais déjà mes armoires à médicaments et mon bureau installés. Avant de quitter Québec, j'avais acheté pour quelques centaines de dollars de médicaments. La maison était meublée au complet et je n'avais que la pharmacie et le bureau à ranger. J'étais pleine d'énergie et d'envie de m'installer le plus tôt possible. Lorsque tout fut placé à mon goût, je me suis assise à mon bureau et me dis : « à présent, consciente de mes responsabilités, je vais courageusement soigner et aider tous ceux qui se confieront à moi. Puissent la compréhension et la prudence, Seigneur, ne pas me manquer quand je devrai prendre des décisions importantes et aussi quand j'aurai besoin d'énergie et de résistance physique. »

Maintenant quelle sera ma première malade ? J'attendais mon premier accouchement avec beaucoup d'inquiétude. C'est beau et facile à l'hôpital, les belles salles d'accouchement, le médecin, etc. Mais ici, comment cela va-t-il se passer ? L'hiver, les visites pas trop éloignées se faisaient en ski. Les autres, la première année, je prenais une voiture qui ne coûtait pas cher du tout, le plus souvent rien. Mon goût prononcé pour la chasse me faisait chausser les skis pour tendre des collets aux lièvres, lorsque j'avais un moment de libre, évidemment. Quand c'était possible, j'aimais bien commencer ma journée avec la messe. Croyez-moi, c'est très important de mettre Dieu dans sa vie pour faire ce travail.

« *Mon premier accouchement* »

J'allais oublier de vous parler de mon premier accouchement. Il est une heure du matin, on sonne, il fait très noir, aucun moyen de savoir qui est à la porte. J'allume ma lampe à l'huile et j'ouvre. Le monsieur dit : « Garde, c'est le temps. Ma femme va avoir son bébé ». Comme j'arrivais, je ne connaissais personne et n'avais pas pu suivre ma patiente. Je monte donc dans la voiture, munie de ma belle trousse toute neuve, en route vers l'inconnu. C'était assez loin pour me donner le temps de penser, surtout de faire une petite prière qui ressemblait plus à un arrangement qu'à une prière, mais la Sainte Vierge a bien compris. J'ai dit : « Franchement, j'ai la frousse. Si tu veux, pour cette fois, tu fais mon accouchement. Les autres fois je ferai comme toi. » J'ai vu des accouchements faciles à l'hôpital, mais comme celui-là jamais. La dame me dit : « Garde, vous avez un don. J'ai toujours des accouchements difficiles, et cette fois je n'ai presque pas eu connaissance de rien. C'est merveilleux. »

Lorsqu'une infirmière des deux colonies voisines partait, nous devions la remplacer temporairement. Un soir je suis demandée à Saint-Gérard-de-Berry. J'arrive dans la maison, qui ne ressemble pas à une maison. C'est un taudis. Il fait noir, on ne voit presque rien, ce qui était peut-être mieux. Comme éclairage, il y avait deux chandelles et un fanal. Je demande où était la chambre afin de préparer son lit, etc. La pauvre dame dit : « Je ne peux pas, mon mari est couché et il est trop chaud, il ne s'éveille pas. » Après l'examen, je constate qu'il est trop tard pour transporter la dame à l'hôpital et me demande bien comment faire. Un seul moyen restait : accoucher cette pauvre femme sur le plancher, avec comme piqués des sacs de pommes de terre vides. Nous avions sûrement une protection venant du Ciel : il n'y eut pas d'infection.

Comme passe-temps, dans mes moments libres, je tricotais des petits gilets et des bas pour mes nouveaux bébés. J'avais toujours dans ma valise un ensemble. C'était dans les moments comme celui que je viens de vous raconter que j'étais heureuse de sortir mon cadeau. Un matin, vers sept heures, on sonne à la porte, j'ouvre. C'est un monsieur tout excité qui me dit : « Vite, vite, garde, venez, un monsieur a tué une femme et a essayé de se tuer lui aussi. » Je lui dis d'aller avertir le curé et la police, et je suis partie. En arrivant sur les lieux, je constate le décès de madame et vois le monsieur gravement blessé. Impossible d'attendre les policiers, je décide donc de conduire le blessé à l'hôpital d'Amos. J'ai dû parler fort ; personne ne voulait m'aider. Ils avaient peur de la police car, disaient-ils, dans un accident comme celui-là il ne faut rien déranger.

Après un an, je trouvais ennuyeux de toujours déranger des gens pour me conduire. J'ai décidé de m'acheter une auto. Elle était d'occasion, mais encore très propre et assez jolie. C'était vraiment fantastique. Ça rendait mon travail plus facile. Il faut dire que c'était la première fois que je touchais à un volant d'auto. Dans ce temps-là les cours de conduite n'existaient pas. Me voilà donc installée au volant, plus nerveuse qu'heureuse. En sortant de mon garage la première fois, j'arrache la porte ; un peu plus loin, la clôture du curé. Je vous épargne du reste, je vais arrêter là... Après quelques jours j'ai fini par être capable de me rendre à mon travail en auto. L'été, c'était très bien, même si l'entretien des chemins laissait à désirer. L'hiver, le chemin d'Amos était bien entretenu, mais les rangs étaient fermés. Il restait le cheval. Une nuit, il faisait une tempête de vent et un froid sibérien. Un monsieur vient me chercher avec une espèce de traîneau qui servait à transporter des ballots. Il n'y avait pas de fond, juste quatre madriers, c'est tout. Ça allait passablement bien, cependant la souplesse est moins prononcée lorsque nous sommes gelés comme des glaçons. En montant une énorme côte, je tombe à la renverse et me voilà perdue dans la neige, surtout dans la noirceur. La voiture était déjà

à quelques pas quand le monsieur s'aperçoit de mon absence. Aujourd'hui c'est drôle, mais au moment où ça arrive c'est moins comique.

« De 1949 à 1952, j'ai fait 295 accouchements, sans en rater aucun »

Mon séjour en colonie fut enrichissant. Là comme ailleurs je crois avoir été gâtée par la vie puisque mes malheurs finissaient toujours par s'arranger. Lorsqu'une infirmière nouvelle arrivait dans une colonie, elle était classée, selon la première impression reçue, bonne ou mauvaise. Exemple : mon premier accouchement, que je dirais miraculeux, a fait de moi une très bonne accoucheuse, et la nouvelle a même dépassé la colonie. Pendant les quatre années de mon séjour en colonie, de 1949 à 1952, j'ai fait 295 accouchements, sans en rater aucun, ni pour la mère, ni pour l'enfant.

Saint-Félix, petit village situé à six milles d'Amos, était réservé aux médecins. Cependant, après sollicitations, je cédaï quelquefois à la tentation. Voilà qu'un bon jour je dois passer au bureau des médecins. Pas besoin de vous dire que j'avais une bonne idée du pourquoi. C'était simplement pour me dire de rester chez nous, dans ma colonie. Je répondis : « Merci beaucoup, cela va m'enlever du travail, surtout de nuit. » Quelques jours plus tard, une dame de Saint-Félix téléphone chez moi disant qu'elle voulait me voir. J'arrive chez elle. Elle était en travail, prête à accoucher. J'explique que c'est impossible, que ce n'est pas ma colonie, etc. Elle me dit : « Garde, mon médecin ne veut pas venir ici, il me conseille d'aller accoucher à l'hôpital. Vous comprenez qu'avec mes neuf autres enfants c'est impossible de laisser si longtemps. » Après avoir fait un examen, je constate qu'il reste encore quelque temps à attendre. J'en profite pour mettre les choses au point. Je demande au mari de téléphoner à un médecin qui refuse de venir, à un autre et ainsi de suite jusqu'au dernier. Ils sont cinq à avoir refusé de venir. J'ai donc fait l'accouchement. Le lendemain je suis allée au bureau de mon patron qui était médecin à l'unité sanitaire. Il me dit : « Lorsque vous rendez un tel service, ne vous gênez pas, et si les médecins ne sont pas contents, ils viendront me voir ici. » J'étais chanceuse, née sous une bonne étoile comme on dit.

Un jour, une dame qui travaillait avec son mari dans le bois, lui contracteur, elle comptable d'occasion, vient me demander si je voulais la garder chez moi pour son accouchement. J'ai failli dire oui. Après quelques minutes de conversation, j'explique qu'elle avait de l'argent, donc capable de se payer un bon repos à l'hôpital, etc. Je vais la conduire moi-même et tout était parfait. Quelques jours après elle accouche et meurt deux heures après d'une hémorragie. Une autre fois, une dame qui avait quatre filles rêvait d'avoir un garçon. Ils avaient un magasin général, donc capables eux aussi d'aller à l'hôpital. Je décide enfin la dame de se rendre à l'hôpital. Elle accouche d'un gros garçon, qui décède le même jour. Vous comprendrez que tout

cela arrive à l'hôpital et que là rien n'est négligé. Mais si par malheur une chose comme celle-là m'était arrivée, mon bonheur, ma joie, tous mes bons souvenirs auraient été effacés, brisés par cette grande tristesse. Ce que j'ai toujours trouvé difficile, c'était la trop grande confiance que les gens avaient en nous, les infirmières. Des couples en difficulté venaient me voir pour des conseils. Je n'étais pas mariée, aucun cours spécialisé, rien. Il faut dire que dans le temps les gens étaient si peu compliqués. Peut-être que simplement les écouter avec mon cœur faisait du bien. Ils avaient l'air contents et continuaient leur petit bonhomme de chemin ensemble.

« J'avais décidé que ma vocation était : célibataire endurcie »

J'aimais beaucoup le temps des fêtes. Je prenais grand soin pour choisir mon arbre de Noël. Il était beau et gros. Pour le décorer, j'utilisais des boules de toutes les couleurs, surtout des petites maisons en carton que je remplissais de bonbons. J'en achetais tout un seau qui suffisait pour plusieurs maisons. Lorsque les enfants venaient, ils avaient une petite maison. Je dois dire que tous, ou presque tous les enfants, avaient un bobo durant le temps des fêtes. Parmi mes bons souvenirs, j'ai gardé peut-être les plus beaux pour la fin. Mes voisins, monsieur et madame Dionne, ainsi que leurs enfants, ont su rendre mon séjour à Saint-Dominique agréable et heureux grâce à leurs attentions et leur délicatesse. Par exemple, madame Dionne, un cordon-bleu, arrivait souvent avec un plat cuisiné ; monsieur Dionne enlevait toujours la neige de ma cour et les enfants, quatre dans ce temps-là, surtout à mon anniversaire, arrivaient avec un compliment, un cadeau, etc. Ils étaient gentils et très bien élevés.



Madame Dionne et ses enfants devant le dispensaire de Juliette

Après avoir rencontré deux charmants garçons, qui de toute évidence n'étaient pas pour moi, j'avais décidé que ma vocation était : célibataire endurcie. Dans ma décision, j'avais oublié que l'homme propose et que Dieu dispose. Malgré la visite des voyageurs en pharmacie, j'avais quelquefois besoin de me procurer d'autres médicaments que j'allais chercher à Amos. Un jour, j'avais besoin de plus en plus souvent de quelque chose à la pharmacie ! Sans m'en rendre compte je me suis laissée prendre par l'amabilité, la gentillesse et finalement par l'amour du beau pharmacien Étienne. Un mois plus tard nous étions fiancés et la date du mariage, fixée pour le 15 novembre 1952. Ma charmante voisine, madame Dionne, attendait son cinquième enfant vers le 15 novembre. Elle était bien découragée. Pour lui faire plaisir, et aussi en reconnaissance de toutes les bontés reçues, je lui promis d'être près d'elle pour l'heureux événement, même de retarder le voyage de noces s'il le fallait. Le bébé est né en octobre et j'ai quitté la colonie le 14 novembre pour me marier le 15 novembre 1952.